

Caroline Varlet

# SOLIDARITÉS PROFESSIONNELLES, RÉSEAUX CIDADINS, MUTATIONS SPATIALES :

LES MÉTIERS EN VILLE, XVIe-XXe SIÈCLES

**L'**atelier *Solidarités professionnelles, réseaux citadins, mutations spatiales* : les formes d'exercice des métiers en ville du XVIe au XXe siècles, s'est tenu à Berlin du 31 août au 2 septembre 2000 dans le cadre de la 5e Conférence internationale d'Histoire Urbaine (European Cities : Networks and Crossroads).

En y interrogeant ensemble les notions de morphologie sociale et de morphologie spatiale, nous avons cherché à dépasser la compréhension de l'espace comme cadre seulement contextuel et passif.

Pour tenter de franchir le pas entre l'espace comme cadre et l'espace comme instrument dans l'action, nous avons privilégié les enquêtes sur les opérations menées par les acteurs sur l'espace et mis l'accent sur les méthodes de l'histoire urbaine qui se proposent de montrer que la dimension spatiale des relations sociales a beaucoup à dire sur ces relations mêmes.

Nous avons proposé d'interroger le sens que les acteurs donnent à l'espace pour tester une qualification possible de celui-ci, qui ne serait plus seulement un indicateur géographique (point de départ, point d'arrivée...), un indicateur de comptage (périmètre délimité en catégorie, rue, quartier, paroisse...) mais aussi un ingrédient des organisations sociales.

Faut-il, par exemple, penser en termes de processus l'évolution qui aurait conduit de l'émiettement professionnel et social à la ségrégation stricte par zones d'activités et de résidence ?

Par structures de la spatialité urbaine, on entend les formes d'organisation de la société citadine qui se traduisent par des signes distinctifs d'une géographie urbaine. Ceux-ci se construisent à partir d'éléments comme la monumentalité des lieux, la densité et la répartition des occupations et des équipements collectifs, etc. qui constituent l'expression des réseaux citadins. Par organisations professionnelles, on entend, à différentes échelles, les regroupements par activités, par métiers, par professions, voire par dynasties; par solidarités, entraide mais surtout esprit de corps, communauté d'intérêts et cohésion. Nous avons proposé trois axes de questionnement :

1. On pourrait s'interroger sur la nature des contraintes qui conduisent à la dispersion ou au regroupement dans une même structure spatialement identifiée (chambre de commerce...), dans un même périmètre au sein de la ville (rues, places...), dans un même

type de lieux (galeries, passages...). Quel est le sens donné à ces contraintes par les différents groupes d'acteurs (les regroupés, ceux qui se regroupent d'eux-mêmes, ceux qui regroupent mais aussi les dispersés, ceux qui se dispersent, ceux qui dispersent) ?

2. On pourrait examiner les modalités de ces dynamiques, en particulier à partir du rôle des solidarités professionnelles : durée et rythme, formes et processus...

3. On pourrait mesurer l'impact sur la ville de ces dynamiques : les formes de gestion des positions matérielles et sociales provoquent de profondes et durables transformations urbaines (par exemple, l'évolution du traitement des rives du fleuve en ville).

Cinq communications ont permis de tester ces hypothèses. Il ne s'agissait pas d'établir des comparaisons puisque la posture ouverte de nos questions a suscité des propositions de communication sur des travaux très différents par les périodes et les terrains (Venise au XVIIe siècle, Milan dans les années Trente, Londres dans le courant du XVIIe siècle, Paris et le quartier de la Villette tout au long du XIXe siècle, le quartier de Belleville dans l'entre-deux-guerres). Ces travaux sont porteurs d'une convergence possible par l'analyse des métiers évoqués : des commerçants de différentes envergures et des artisans.

Dans les communications présentées, l'accent est mis soit sur les stratégies territoriales des acteurs dans l'espace urbain, soit sur l'argumentation développée dans les discours tenus par les commerçants et les artisans sur la localisation dans la ville et l'organisation spatiale du lieu lui-même.

## Stratégies spatiales chez les commerçants et les artisans

Dans le cas de la Venise au XVIIe siècle considérée par Jean-François Chauvard<sup>1</sup>, l'étude conjointe du comportement patrimonial et de la localisation de l'investissement immobilier, permet d'observer les choix immobiliers. La concentration des investissements dans un même lieu

1. Jean-François Chauvard, maître de conférences à l'Université Marc Bloch de Strasbourg (agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française de Rome) : « Espace urbain et espace social : l'étroit circuit des investissements immobiliers de commerçants et d'artisans dans la Venise du XVIIe siècle »

domine chez les plus petits commerçants et artisans, par l'achat de maisons de rapport et de boutiques étendant la propriété initiale dans une immédiate proximité (voire en mitoyenneté). Dans ces mêmes groupes d'artisans et commerçants, le facteur social explique et renchérit sur cette notion de proximité puisque l'auteur constate une extrême étroitesse du cercle des échanges : les vendeurs appartiennent au groupe des proches parents, parents, voisins, voire relations professionnelles de l'acquéreur qui, de plus, le cas échéant, s'adresse plusieurs fois au même vendeur. Les investissements immobiliers révèlent donc des stratégies appuyées sur la proximité, même si l'investissement dans la propriété immobilière se révèle en fait peu courant et éphémère.

Pour le quartier de la Villette étudié dans un long XIXe siècle par Nathalie Montel<sup>2</sup>, il s'agit au contraire de l'observation d'un véritable effet de « formatage » de l'espace en devenir urbain, travaillé par un groupe lié (mais non pas allié) par le développement d'une industrie en plein essor : le raffinage du sucre. Le mouvement de concentration de cette industrie dans la commune (La Villette ne sera rattachée à Paris qu'en 1860) commence au milieu des années 1820, et dès 1848, 8 des 20 raffineries du département de la Seine sont installées à la Villette. L'engouement s'explique par des avantages topographiques, fiscaux et par la présence des canaux, voies de communication en liaison avec les lieux de fabrication du sucre brut. Mais là aussi ce qui prolonge et relaie le phénomène c'est le tissage social existant dans le groupe des entrepreneurs en présence. Cela peut s'observer au travers de la mise en place de deux sortes de liens de renforcement et d'interdépendance. Le premier tient aux alliances familiales par les mariages qui se nouent entre les familles de raffineurs puis dans un deuxième temps avec les notables locaux. Le second type de lien est celui de la concentration des activités autour du sucre et de son raffinage : confiserie, chocolaterie, chaudronnerie, papeterie et cartonnerie... qui en s'installant à leur tour provoquent des mutations spatiales, notamment par l'afflux de la main d'œuvre venue s'employer dans toutes ces activités industrielles, main d'œuvre qui va se loger sur place dans une véritable imbrication avec les espaces industriels. Et, au-delà, le groupe ainsi constitué de fait par les raffineurs et leurs entrepreneurs connexes, construit en se stabilisant des relations de notabilité qui leur permettent individuellement d'influer et de jouer un rôle essentiel sur leur environnement, notamment en matière d'équipement (gares, entrepôts...). L'ensemble de ces observations montre combien le processus de spécialisation spatiale de la commune de la Villette est le fruit de l'interaction entre tissage social et actions renouvelées sur l'espace.

Enfin, les travaux de Claire Zalc<sup>3</sup> présentés dans cet atelier, sont centrés sur l'observation des pratiques d'implantation des petits commerçants et artisans étrangers à Paris, dans l'entre-deux-guerres. Leur statut d'"indépendant" engendre un rapport particulier au territoire, qui repose

sur des liens d'interconnaissance et suscite des pratiques de sociabilités spécifiques. Par l'analyse de la constitution des territoires d'installation, l'auteur révèle des stratégies d'implantation, très mouvantes, qui modèlent les quartiers dans lesquels elles s'exercent, y compris dans leur configuration spatiale. Certains quartiers sont des territoires d'accueil de nouveaux migrants, d'autres quartiers sont plutôt des territoires de seconde installation. Le choix d'une localisation dépend du facteur économique (coût des loyers) mais au-delà, dépend aussi du mode d'insertion sociale : filières migratoires et réseaux professionnels. Le statut d'indépendant ne peut s'entendre paradoxalement sans le réseau interrelationnel qui le supporte, situation redoublée par le statut d'immigrant suspendu, lui, aux filières de migration. Ainsi, il faut au premier un capital de départ, un local professionnel, des fournisseurs et des clients et au second, quelque argent, un correspondant au départ, un itinéraire, un « point de chute » à l'arrivée. Le dynamisme des implantations s'éclaire à l'observation des réseaux de parenté et des lieux d'origine des différents acteurs. Ces liens d'interconnaissance jouent un rôle essentiel dans les formes d'exercice des métiers et explique la corésidence et le regroupement par micro-espace maintes fois constaté.

Les stratégies professionnelles des acteurs mobilisent les formes matérielles de l'espace urbain comme un appui dans le déroulement des destinées de métier. D'autre part ces actions sur l'espace soulignent les étapes du destin professionnel et s'y imbriquent littéralement. À la fois symbole et matière, ces actions laissent des traces qui durent plus longtemps que ces actions elles-mêmes, comme l'a souligné précédemment l'historien Bernard Lepetit<sup>4</sup>.

## L'argumentation des commerçants et des artisans sur leur localisation

Claire Walsh<sup>5</sup> analyse les galeries commerciales qui s'ouvrent à Londres à partir du début du XVIIe siècle. On rencontre ailleurs en Europe (Anvers, Prague, Paris ou Amsterdam) au même moment d'autres exemples de ces ensembles construits, organisés avec un grand nombre

2. Nathalie Montel, historienne, chercheur au Laboratoire Techniques, Territoires et Sociétés de l'École nationale des ponts et chaussées : « Solidarités professionnelles, réseaux familiaux et mutations spatiales à Paris au XIXe siècle : le rôle des raffineurs de sucre villetois dans la formation d'un quartier industriel ».

3. Claire Zalc, agrégée-répétitrice en histoire sociale à l'École normale supérieure d'Ulm, doctorante à l'université de Tours : « L'insertion des petits entrepreneurs étrangers dans la ville. Implantations urbaines, réseaux migratoires et solidarités professionnelles à Paris dans l'entre-deux-guerres ».

4. « Le temps des villes », Villes, histoire et culture, Les Cahiers du Recherches Historiques sur la Ville/Cultures, Arts et Sociétés des Villes Européennes, URA CNRS 1010, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, n° 1, décembre 1994.

5. Claire Walsh, historienne à l'Institut universitaire européen de Florence : « The Shopping Gallery in Late Seventeenth-Century and Early Eighteenth-Century London ».

de boutiques alignées le long de promenades couvertes. Londres en possède cinq entre le début du XVIIe et le début du XVIIIe siècle. Ces éléments de vaste envergure marquent à la fois l'espace de la ville et l'esprit des consommateurs par trois traits : la qualité et la grandeur architecturale de l'ensemble; l'atmosphère de richesse et de distinction qui s'en dégage et dont se sentent imprégnés les visiteurs; les règles imposées par la gestion interne pour construire et maintenir une certaine ambiance élitiste faite de raffinement et d'exclusivité.

Le premier de ces traits s'oppose complètement à l'autre système jusque là adopté par le commerce luxueux des rues à la mode où le jeu des signes se fait sur la diversité, la concurrence, un travail sur la différenciation, l'individualisation, alors que la galerie, par un discours architectural, mise sur un décor spectaculaire mais d'ensemble qui unifie les boutiques et les présente comme un tout harmonieux. Le deuxième trait tient à leur implantation : un tel dispositif ne peut être séparé des lieux urbains à la mode même si tout est mis en œuvre pour faire naître une atmosphère privilégiée et unique. Ces lieux se greffent sur la mode et ne rendent pas un quartier à la mode. Enfin le troisième trait tient à la pratique normative des lieux mêmes qui met en scène les propriétaires, les marchands et les clients dans l'objectif de faire converger les comportements vers/avec le raffinement général du lieu. Cette gestion normative, dont l'initiative revient aux propriétaires, s'appuie sur des règles imposées : loyers élevés, commerces de luxes, propreté, comportement policé. L'ensemble de ces conditions fait de ces galeries des hauts lieux de la sociabilité mondaine où l'on vient autant pour se montrer, se rencontrer, passer le temps que pour acheter. Fragiles en raison même du faisceau nécessaire de conditions qui les font exister, ces galeries ne survivront pas en tant que telles à la transformation de l'une de ces conditions (déplacement des lieux à la mode par exemple).

La question de l'implantation est au centre du travail d'Alice Ingold<sup>6</sup> sur les canaux milanais dans l'entre-deux-guerres. La transformation du canal circulaire de Milan en boulevard, entre 1929 et 1931, pour des motifs d'hygiène et de circulation, inaugure la disparition des activités qui s'étaient maintenues à proximité du canal, et, de même, les bâtiments situés dans ce périmètre se voient destinés de par la reconfiguration de leur localisation dans la ville à de nouvelles fonctions tertiaires. Lors du déroulement de l'opération de couverture, une procédure de déclaration d'utilité publique des travaux de couverture engage la rédaction de mémoires par les propriétaires, ainsi qu'une expertise immobilière. Ces procédures et ces documents sont autant d'occasions où les acteurs disent le sens qu'ils donnaient à la proximité du canal. Différentes figures se dégagent en fonction des argumentaires développés, construits dans des optiques différentes selon le statut du demandeur, locataire ou propriétaire-occupant, petit propriétaire privé

ou bien grand propriétaire industriel. Différentes logiques apparaîtront ensuite à l'issue du règlement des conflits entre la commune et les plaignants, par rapport au maintien des activités, logiques industrielles ou logiques immobilières. Cependant les locataires sont les personnes principalement touchées ainsi que l'activité qu'ils exercent. Pour eux, plus que d'une délocalisation, il s'agira d'une mutation professionnelle radicale.

## De nouvelles pistes de recherches

Sur les trois axes de questionnement que nous avons proposés – la nature des contraintes qui conduisent à la dispersion ou au regroupement (dans une même structure spatialement identifiée, dans un même périmètre au sein de la ville, dans un même type de lieux); le rôle des solidarités professionnelles (durée et rythme, formes et processus...); le rôle des formes de gestion des positions matérielles et sociales provoquant de profondes et durables transformations urbaines – des pistes de réflexion fécondes apparaissent.

En premier lieu, on peut observer la non linéarité du processus de concentration dans le temps. Claire Zalc montre comment les actions conjointes centrifuges et centripètes des itinéraires des petits commerçants influent sur les processus d'implantation (resserrement vers le quartier historique d'implantation, départ pour la banlieue...). Les observations de Jean-François Chauvard sur les Vénitiens du XVIIe siècle témoignent des avancées et reculs, parfois au sein d'une même trajectoire individuelle, d'investissements accumulatifs sur le long terme.

Deuxièmement, les formes de solidarités apparaissent comme interpersonnelles et en cercle restreint, quelques personnes tout au plus, à peine des familles, formant de multiples micro-groupes agglomérés les uns aux autres au gré des situations économiques. Claire Zalc donne l'exemple d'une filière migratoire issue du mariage entre une bouchère nancéenne et un brocanteur polonais : trois bouchers portant le patronyme du mari, originaires de Varsovie, s'établissent dans les rues avoisinant celle où est située le couple, à quelques années d'intervalle. Jean-François Chauvard décrit comment Santo Lazaroni se porte acquéreur trois fois en deux ans, entre juin 1647, octobre de la même année et février 1649, de biens appartenant à Marco Querini, puis aux membres de sa famille. De même, les frères Girolamo et Giuseppe Chiesa *q. Antonio*, herboristes de métier, qui, après avoir hérité d'un petit bien immobilier, vont se lancer dans une politique suivie d'achat : neuf transactions en une décennie et seulement trois vendeurs.

6. Alice Ingold, membre de l'École française de Rome (agrégée de géographie), doctorante à l'EHESS : « Organisation professionnelle et structuration d'un espace urbain central : les rives du canal et le quartier Mulino delle Armi à Milan (1910-1940) ».

Enfin troisièmement, les mutations spatiales sont profondes et durables. Le paysage urbain, du parcellaire au bâti, se ressent fortement de ces mouvements et transactions. Nathalie Montel souligne la force de l'inscription dans le parcellaire des industries villettoises qui donne encore aujourd'hui au quartier sa configuration particulière, vastes ensembles et tissus d'habitation resserrés; et Claire Walsh décrit l'invention d'objets architecturaux de grande ampleur à Londres. Autre aspect, la mutation de l'espace urbain qui passe, comme le présente le cas milanais d'Alice Ingold par une refonte drastique du bâti : la création de la chaussée de couverture enterrée une partie des bâtiments en rive, transforme les premiers étages en rez-de-chaussée et les entresols, auparavant au niveau de l'eau, en caves...

Ces approches minutieuses, qui vont dans le détail des opérations, grâce à l'exploitation de sources variées dans le temps et dans l'espace, se caractérisent par la mobilisation de plusieurs échelles d'observation, dont la manipulation doit être conjointe et croisée.

Les différents éléments issus de ces enquêtes, outre le fait de dérouler devant nous plusieurs formes, peut-être plusieurs types de processus de concentration/déconcentration permettent trois remarques plus larges. Les territoires urbains semblent être autant modelés par les relations individuelles de proximité : voisins puis familles, des réseaux de familiers et de familiarité, que par l'impact des grandes opérations d'initiatives publiques. Le territoire urbain ici en question, est celui de la physiologie quotidienne et de l'appropriation par le citoyen. En second lieu, l'envergure de l'activité économique du commerçant, de l'artisan est un élément critique en matière d'investigation et d'investissement spatial : il existe un seuil qui, lorsqu'il est atteint dans un sens ou dans l'autre, voit basculer les comportements. Enfin, il apparaît une disproportion conséquente entre l'action sociale modeste (pas de force de groupes de pression organisée par exemple) et la profondeur de la trace urbaine qui en résulte la plupart du temps.

**Caroline Varlet**

**Caroline Varlet** est maître de conférences associé à l'École d'architecture de Paris-la-Villette, membre de la filière doctorale « Territoires, espaces, sociétés » (Ehess, Paris), avec Natacha Coquery, maître de conférences à l'université François Rabelais de Tours, membre du CEHVI (Centre d'histoire de la ville moderne et contemporaine, Tours), ont organisé et animé toutes les deux cet atelier de la Cinquième conférence internationale d'histoire urbaine à Berlin. Elles sont chargées ensemble de conférences complémentaires à l'Ehess « Urbanité, rationalité, fonctionnalité : la ville des lumières et ses boutiques (Paris, XVIIIe siècle) ».